

## ROZHLEDY

OTAKAR NOVÁK

## LE MYTHE DE RIMBAUD EN TCHÉCOSLOVAQUIE

Avouons que c'est un sujet des plus prometteurs. Ne concerne-t-il pas un aspect essentiel de la fortune, en notre pays, d'une des figures dominantes de la poésie française des cent dernières années? Et qui serait plus autorisé que M. Étienne, l'illustre comparatiste de la Sorbonne, à entreprendre une telle enquête? Arthur Rimbaud occupe une place de choix dans le champ étonnamment vaste et varié de ses études. Tout le monde connaît son important ouvrage sur le *Mythe de Rimbaud* publié à partir de 1952, auquel s'ajoutent d'autres encore paraissant dès 1963 et traitant des avatars de ce mythe en Pologne, en Russie tsariste, chez nous enfin. En rappelant ces travaux, nous n'avons nullement l'intention de minimiser le livre qu'il a publié, avec Yassu Gauclère, sur Rimbaud en 1936 et en seconde édition en 1950.

M. Étienne caractérise lui-même son étude sur les variations du mythe de Rimbaud en notre pays comme une première ébauche. Il l'a fait paraître en deux fois. Une première partie a vu le jour en Pologne sous le titre de «Notes pour un 'Mythe de Rimbaud' en Tchécoslovaquie (1892–1929)». Elle s'y trouve insérée dans les *Mélanges de littérature comparée et de philologie offerts à Mieczysław Brahmer* (Państwowe wydawnictwo naukowe, 1967, pp. 181–189). La suite intitulée «Le mythe de Rimbaud en Tchécoslovaquie (1945–1965)» se lit dans les *Studi in onore di Italo Siciliano* (Firenze, Leo S. Olschki, 1966, pp. 407–421). Cette répartition du sujet se comprend aisément; l'impossibilité d'intervertir les lieux de publication n'a pas besoin de commentaires, on s'en persuade après lecture.

Ce que M. Étienne aime entre autres les moins du monde — mais qui ne le saurait? — ce sont les idées simples et les simplifications qui en découlent. Pour s'en défier, il n'a sûrement pas attendu que Jean Paulhan — qu'on relise à ce propos, dans le cinquième volume de sa bien prophylactique *Hygiène des lettres* pour lequel il a choisi, non sans un peu de malice, le titre ambigu de *C'est le bouquet!* (1967), l'hommage qu'il a rendu en 1942 à ce grand non-conformiste — le lui apprenne et devienne en cela sa «conscience» d'écrivain. Les «clichés» de toute sorte, les jugements convenus, les «mythes» qui s'attachent avec ténacité à tant d'auteurs, que ce soient des philosophes comme Diderot, des poètes comme Rimbaud ou des prosateurs comme Proust, trouvent en lui un critique également savant que fougueux, implacable à la façon des représentants des lumières, les destructeurs de fables Bayle ou Voltaire. Pour les dénoncer, il semble obéir à sa conviction que la «seule critique qui vaille» est «celle du détail» (*C'est le bouquet*, p. 17). Règle on ne peut plus importante. Elle nous oblige à lutter contre la tentation, combien forte parfois, d'isoler le détail du tout où il prend ses vraies proportions, sa couleur particulière, sa véritable signification.

Le mythe: notion vague, qui a fait fortune en notre XXe siècle. Terme dont l'acception est large et soumise à bien des variations. M. Étienne, lui, se préoccupe d'une double série de mythes plus ou moins liés. En effet, on peut parler d'un mythe (de mythes) de Rimbaud en songeant à la manière dont on se figurait ou figure, faute de renseignements plus sûrs et plus complets, l'existence réelle du poète, les événe-

ments de sa vie, son caractère, etc. D'autre part il peut s'agir de l'interprétation que subissait, avec le temps et chez différents critiques, l'oeuvre de Rimbaud elle-même. Ce qui, par le passé, dépendait, au moins en partie, aussi de la qualité des renseignements mentionnés. Ils allaient se précisant et contribuaient à dissiper nombre de malentendus. L'interaction jouait dans les deux sens: une interprétation erronée, partielle ou nettement «fabuleuse» ne pouvait-elle pas voiler maint fait authentique de la biographie? Le mythe de Rimbaud a donc bien des faces distinctes. C'est un phénomène «complexe», pour nous servir d'un cliché à la mode, indispensable à ce qu'il paraît, parce que traduisant les efforts de rendre justice à la multiplicité des aspects de la réalité.

Sur les premières pages de ses «Notes pour un 'Mythe de Rimbaud' en Tchécoslovaquie», M. Ètiemble rappelle ce qu'il avait fait ressortir sur les dernières de sa *Structure du mythe* (tome II de l'ouvrage *Le mythe de Rimbaud*): à savoir que «pour ridiculiser la fable de Rimbaud, rien ne vaut l'oeuvre de Rimbaud» et qu'«un jugement de valeur est ici bien plus sûr qu'un jugement de vérité». L'éminent professeur nous en voudra-t-il de trouver injuste la formule «ridiculiser la fable de Rimbaud»? Est-il d'avis que la «fable» tout entière de Rimbaud mérite d'être envisagée et dénoncée comme *ridicule*? Cependant, n'ouvrons pas une querelle. Retenons le principe méthodologique, excellent. C'est l'oeuvre qui importe, c'est d'elle, non pas de la biographie, que doit partir toute exégèse valable de Rimbaud. Qui n'y souscrirait pas? Bien sûr, les jugements de valeur ne dépendent pas toujours uniquement des dons personnels de celui qui les émet, de son intelligence, de sa clairvoyance. Ne sont-ils pas souvent aussi fonction, en une certaine mesure, de tendances supra-individuelles qui marquent son époque, son groupe? Mais c'est l'évidence même.

Remarquablement bien renseigné, M. Ètiemble distingue, de 1892 à 1939, deux étapes, l'une allant à la fin de la première guerre mondiale (où les Tchèques et les Slovaques retrouvent leur liberté politique, la monarchie austro-hongroise s'étant écroulée), l'autre occupant l'entre-deux-guerres, les deux premières décennies de l'État Tchécoslovaque. Pour les traductions, la Tchécoslovaquie suit l'exemple de la France: «(...) au début, ce qui retient l'attention, dans l'oeuvre du poète, ce sont les oeuvres les plus plates, les plus chargées de réminiscences hugoliennes ou parnassiennes». Notons en marge de cette constatation qu'elle ne saurait surprendre, si l'on considère la situation de la poésie tchèque à cette époque. Nous ne pouvons pas nous étendre là-dessus. M. Ètiemble poursuit: «C'est au groupe de la 'Modernité revue' que revient le mérite de révéler *Une saison en enfer* (...) et quelques *Illuminations*», oeuvres sur lesquelles se déplacera plus tard le centre de gravité de l'appréciation de Rimbaud. Rien non plus, selon M. Ètiemble, de «très original dans la transmission de la légende telle qu'on l'entrevoit en dépouillant les bibliographies des traductions». Faisons remarquer encore que M. Ètiemble ne prend pas à tâche d'étudier les traductions tchèques ou slovaques de Rimbaud, c'est le *choix* des oeuvres traduites qui l'intéresse en tant que significatif de l'évolution de la légende.

Voilà pourquoi M. Ètiemble analyse avant tout l'étude que le grand et fécond poète tchèque Jaroslav Vrchlický, lui aussi traducteur de Rimbaud, avait consacrée en 1892, dans son recueil *Studie a podobizny* (Études et portraits), au poète français. «La chance de Rimbaud, dit M. Ètiemble, fut d'intéresser d'emblée Jaroslav Vrchlický, celui qui domine alors le renouveau des lettres tchèques.» A vrai dire, il était juste en train d'être dépossédé de son trône sur le Parnasse tchèque, la génération dite «des années 1890» — d'ailleurs fort hétérogène et dont était aussi F. X. Šalda — se détournant radicalement de lui. «En dépit de son intelligence, écrit M. Ètiemble, et du souci qu'il avait de s'informer, comment aurait-il pu démêler en son temps l'écheveau des erreurs, des fables et des mensonges colportés sur notre poète? Essaie-t-il, en revanche, juger l'oeuvre d'Arthur Rimbaud, il faut lui reconnaître une assez rare lucidité, et que déjà il manifeste en parlant dès ce temps-là d'une 'légende' où il s'efforce d'isoler des éléments de la vérité. Tout en regrettant qu'il ne sache pas encore accorder «à *Une saison en enfer* ni aux *Illuminations*, je ne dis pas l'admiration sans nuances qu'elles obtiendront par la suite, mais l'attention assurément qu'elles exigent», M. Ètiemble loue J. Vrchlický de discerner dans le sonnet «Voyelles» tout simplement «un jouet pour grands enfants» et d'avoir eu «le courage, en son temps, d'affirmer que le 'Bateau ivre' n'est guère qu'une orgie de sons».

Comme on parle de *courage* de la part de J. Vrchlický, nous défendrons-nous de certaines réflexions sceptiques? Dans la situation de la poésie et de la critique tchèques d'alors qui se trouvaient aux prises avec d'autres problèmes littéraires, parler de Rimbaud était peut-être prêcher encore un peu dans le désert, sans espoir d'attirer une attention plus visible et sans crainte de se trouver en face d'une levée de boucliers. D'où le fait que, comme le note très justement M. Étienne, «après ce bref éclat, le silence tombe à Prague ou peu s'en faut, jusqu'à ce que la „Moderní revue“ publie en 1910 la traduction d'Une saison». Ce sont peut-être ces mêmes raisons «intrinsèques» qui sont en premier lieu à l'origine de l'absence d'intérêt pour «les remous causés en France vers 1912 par les livres de Berrichon et l'édition du *Mercur*». Au moins autant que celles que suppose M. Étienne disant: «On comprend qu'un écrivain peu catholique, et à tant d'égard si peu orthodoxe, suspect d'autre part de communisme, n'ait point connu la vogue sous la monarchie bicéphale (où les Tchèques, de surcroît, étaient tenus en lisière).»

N'est-il pas bien significatif que, au cours de la décennie précédant la première guerre mondiale, le seul F. X. Šalda, plus attentivement «aux écoutes» des voix de la France que d'autres critiques tchèques, signale à ses compatriotes le poète français dont le rayonnement en Tchécoslovaquie ne trouvera un terrain propice qu'après cette guerre? Mais il ne s'agit que de deux brefs articles. M. Étienne en constate le peu d'importance pour son sujet. Rappelons seulement que c'est F. X. Šalda qui est l'auteur aussi bien du premier (en date du 23 novembre 1903), rédigé pour la grande encyclopédie tchèque *Ottův slovník naučný* (t. XXI) — cf. la Bibliographie des oeuvres de F. X. Šalda établie par Jiří Pistorius (*Bibliografie díla F. X. Šaldy*, Praha, Melantrich 1948, p. 329) — que du second, paru dans la revue «Novina» (en 1911).

En abordant la période suivante, M. Étienne écrit: «Sitôt parvenus ceux-ci (les Tchèques) à l'indépendance, une vie nouvelle commence pour Arthur Rimbaud, qui ne s'achèvera qu'en 1940. Deux douzaines de fiches bibliographiques, cette fois, dans mes archives; c'est peu. Mais ces références ne concernent point des mentions incidentes. Il s'agit de traductions du poète, ou d'ouvrages sur son oeuvre. Chacun de ses volumes fut commenté dans la presse. Si l'on faisait en Tchécoslovaquie une enquête analogue à celle que les Polonais entreprennent chez eux et que publia Mme Stefania Bańcer, on obtiendrait sûrement cent cinquante ou deux cents références. Elles complèteraient utilement ce que je sais et qui ne constitue qu'un état provisoire de la question.»

M. Étienne est parfaitement fondé à adresser ce reproche à nos rimbaldistes. Il s'agit d'une lacune qui devrait être comblée le plus tôt possible.

Rappelant les traductions publiées au début du premier après-guerre, le comparatiste français trouve que «cette fois les textes les plus importants sont accessibles», quoique même en dépit du choix connu de Karel Čapek (1920) — «bien convenu, bien convenable» — «trente ans après la mort de Rimbaud, ses plus beaux poèmes ne figurent pas encore dans une anthologie». Il se hâte d'en arriver au «livre capital de cette période», le portait broché en 1930 par F. X. Šalda *J. A. Rimbaud, božský rošťák*. Il est exact de dire que le titre «forme en quelque sorte la synthèse de Rimbaud le voyant et de Rimbaud le voyou, de Renéeville et de Fondane», dont cependant seul celui de Renéeville avait paru auparavant, en 1929, tandis que le livre de Fondane n'a été publié qu'en 1933, si toutefois nous ne faisons pas erreur.

Quel est le résultat auquel arrive M. Étienne après analyse de l'essai-portrait rédigé par F. X. Šalda? Il constitue, dit-il dès l'entrée en matière, «comme une synthèse ou du moins un mélange des images fabuleuses alors en vogue». On nous dispensera, nous l'espérons, d'énumérer les «images fabuleuses» que M. Étienne a pertinemment glanées dans l'ouvrage de F. X. Šalda. Or, comme celui-ci partait de l'état présent des études sur le poète français, il pouvait difficilement échapper à tout ce qu'il y avait encore, dans l'idée qu'on s'en faisait à cette époque, de légendaire, ou de mal éclairé, de discutable. Son désir de rester indépendant, même en face du mouvement surréaliste qui, en ces années, redonnait à Rimbaud une actualité considérable, ne pouvait l'en préserver. N'est-ce pas cette actualité accrue qui a conduit le critique tchèque à en faire le portrait? un portrait assez peu — surréaliste?

Le livre de F. X. Šalda reste en grande part daté, il n'y a aucun doute. Toutefois, nous permettra-t-on d'ajouter quelques modestes réflexions en marge de ce que M.

Étiemble croit découvrir chez le critique tchèque? A y regarder de plus près, certaines images fabuleuses le sont peut-être moins qu'on pourrait juger à première vue. Ainsi selon M. Étiemble la théorie du «voyant» serait interprétée par F. X. Šalda comme «anti-rationnelle, ou irrationnelle (protilogistický), et qu'importe à ce sujet que Rimbaud ait déclaré qu'il s'adonnait à quelque *raisonné* déréglément de tous les sens»; le mythe veut que ce soit là refus de la raison...» Un certain mythe, oui; mais existe-t-il chez F. X. Šalda?

D'abord, il s'agit d'un malentendu causé par le langage critique de F. X. Šalda, trop personnel parfois. «Logistický» et «protilogistický» dans les contextes respectifs de cet essai (chacune des deux formes y apparaît une fois) semblent avoir plutôt l'acception d'«intellectuel» et «anti-intellectuel». A propos des «Étrennes de l'Orphelin», le critique proclame: «Il s'y manifeste déjà ce goût de la réalité visuelle concrète, du vif détail matériel, que se laisse si difficilement imposer la langue française abstraite et intellectuelle (abstraktně logistický) et qui caractérise la première période de la poésie de Rimbaud tout entière.» Toutefois revenons à la théorie du «voyant». Rappelons que, toujours en 1930, dans la revue *Saldův zápisník* (Ile année), on lit, avec la préoriginale du portrait de Rimbaud, aussi l'essai «Několik „Prokletých básníků“ čili příspěvek k tématu: Básník a společnost» (Quelques «Poètes maudits» ou une contribution au sujet: le poète et la société). F. X. Šalda y traite, à côté d'autres poètes, de Rimbaud. Faisant ressortir que celui-ci supprime le plus possible le sentiment cher aux romantiques, il explique: «Il ne connaît que l'empire des sens et celui de l'intelligence; harmoniser les deux à un niveau supérieur, faire des sens déréglés un instrument de l'intelligence, de l'intelligence un moyen pour inventer des sens nouveaux et une sensualité nouvelle, tel est son rêve titanique! (...) il s'agit de décomposer et de briser les formes actuelles du monde et de recomposer, comme avec les caractères de l'alphabet, avec leurs éléments une oeuvre nouvelle, un poème du monde nouveau» (op. cit., p. 321—322). Mais ne suffit-il pas de se reporter au texte de son portrait de Rimbaud? Il y commente l'échec du poète de la façon suivante: «Perdus pour toujours, les rêves d'une révolte prométhéenne universelle, le désir de libérer le monde comme un autre Lucifer par la lumière de la raison et de l'insurrection» (c'est nous qui soulignons).

Autre exemple. Touchant au mythe du voyou, M. Étiemble enchaîne: «N'oublions pourtant pas que ce voyou fut aussi un chrétien. Ce n'est pas sans raison que Šalda se réfère à Berrichon, Claudel, et Delahaye; qu'il témoigne pour Isabelle Rimbaud d'une indulgence excessive, bien qu'il avoue qu'elle affadisse parfois son frère en limonade.» Cependant il est amené à constater que F. X. Šalda «dénonce quelques truquages de Berrichon et d'Isabelle Rimbaud» et à noter au bas de la page qu'il «reconnaît aussi qu'on peut douter de la conversion *in extremis*». M. Étiemble voit bien l'attitude critique de F. X. Šalda. Nous tiendra-t-il rigueur de lui avouer que nous allons plus loin encore? Nous avons l'impression que F. X. Šalda n'a été nullement dupe de l'interprétation chrétienne de Rimbaud. Il a allégué des arguments qui essayaient de faire voir combien elle était mal fondée. Tout en croyant que l'éducation chrétienne avait affaibli en lui «l'homme primitif, le sauvage, le nègre, le palen» (et donc contribué finalement à l'échec de son entreprise poétique), il n'a pas estimé qu'il ait pu trouver le chemin de la foi. C'est en partant de l'oeuvre du poète, et non pas de sa biographie, que F. X. Šalda, dans son essai sur les «poètes maudits», accède à ce problème. Ses poésies, y dit-il, «ne poursuivent pas le but de se concentrer sur quelque chose, mais celui de mettre en pièces tout centre». Et le critique d'ajouter entre parenthèses: «N'oublions pas que la philosophie chrétienne considère Dieu comme centre de l'univers et de l'âme, du microcosme et du macrocosme.» (*Saldův zápisník*, Ile année, 1929—1930, p. 322.) Il suffit d'ailleurs de se reporter encore une fois au texte du livre de F. X. Šalda. Le critique y voit excellemment que le problème du génie original de Rimbaud n'a rien à faire non plus avec la question, bien oiseuse, pense-t-il, de la soi-disant conversion *in extremis*, qui «a fait couler, dans la critique et l'histoire littéraire française, déjà des litres d'encre peut-être et, en grande partie, en vain. Ils n'ont pas atteint l'ardent noyau intime de cet homme étonnant et ne l'ont pas approché de nous. Rimbaud est un phénomène *sui generis* qui échappe aux formules toutes faites, cousues ou cuites a priori».

Nous ne pouvons pas, dans les brèves pages qui nous sont dévolues, continuer nos réflexions que fait naître l'exposé si dense et si riche en suggestions consacré par

M. Étiemble au livre de F. X. Šalda, y compris l'allusion aux Chinois. Résumons qu'il enregistre, en même temps que les mythes, les «vérités partielles» auxquelles sait parvenir la critique tchèque, son attitude objective en traitant des rapports du poète avec la Commune, etc. Somme toute, «victime d'une bonne part de la légende, Šalda échappe au mythe en plus d'une circonstance».

M. Étiemble considère l'année 1930, qui est celle de l'essai de F. X. Šalda et de la traduction des *Oeuvres complètes* de Rimbaud due à Vítězslav Nezval, comme «l'année décisive pour Rimbaud en Tchécoslovaquie». Les textes de Nezval qui, rédigés dans les années 1920 et 1930, témoignent de l'intérêt qu'a éveillé en notre pays le poète français, M. Étiemble ne les rappelle ni ne les commente dans ce contexte historique. Il se les réserve, on verra pourquoi, pour son exposé sur l'époque du deuxième après-guerre. Tout en indiquant, à propos de J. Štyrský, l'utilité d'une étude du mythe surréaliste en Tchécoslovaquie — «On comprendrait mieux, je crois, le sens d'un livre qui parut en slovaque en 1940, celui de Ján E. Bor, très fortement marqué d'un préjugé catholique, et le peu d'audience de Rimbaud dans la République populaire de Tchécoslovaquie jusqu'en 1956, date à laquelle il retrouva son crédit» — il passe, sans s'arrêter à cette problématique du mythe, à la période suivante. Mais nous voici déjà en face de la partie de son essai publiée à Florence.

L'histoire du mythe de Rimbaud en Tchécoslovaquie de 1945 à 1965 peut être caractérisée beaucoup plus brièvement. Jusqu'en 1956, il y a seulement de très rares traductions ou études, en Slovaquie (Michal Povožan dont M. Étiemble analyse l'essai paru en 1953 est un Slovaque, non pas un Tchèque, comme il paraît le supposer). C'est l'époque des stalinien et du jdanovisme en critique littéraire. Rimbaud ne manque pas d'être présenté comme un «réaliste», etc., on tente de l'annexer à l'univers socialiste, on ment «pieusement, et par omission». M. Étiemble ne le reproche pas à Michal Povožan: «Celui qui, sous une tyrannie, essaie de faire lire Arthur Rimbaud par ses compatriotes, lui reprochez-vous de dire alors cela seulement qui est dicible?»

Le tournant, c'est 1956. Cette fois, ce sont les Tchèques qui se trouvent à la tête du mouvement de déstalinisation en littérature, Rimbaud redevenant dès lors «*persona grata* en Tchécoslovaquie, de même qu'en Pologne et en Hongrie. Ce qui m'allèche d'autant plus, note M. Étiemble, que la Tchécoslovaquie non seulement n'a pas fait comme la Hongrie sa révolution dans les rues, mais n'a même pas réussi sa révolution de palais, à la polonaise». En 1969, il trouverait sûrement de quoi compléter cette réflexion.

Suivre pas à pas l'auteur dans les méandres de son étude n'est pas possible. Avec sa franchise coutumière il nous rappelle par le détail les progrès lents mais irrésistibles qui, à partir de l'anthologie de František Hrubín (1956), «curieusement apolitique puisqu'on n'y trouve aucun poème irréligieux, communard ou anticlérical», ont jalonné les efforts pour démythifier le poète français. La préface que Lumír Čivrný a rédigée pour la réédition en 1956 des *Oeuvres* de Rimbaud (traduites en 1930 par V. Nezval) retient longuement l'attention de M. Étiemble. «Qu'il parle ou qu'il se taise, la critique tchèque propose (...) un Rimbaud compatible avec le mythe communiste, tel que je l'étudiai en Pologne, en Hongrie, en Union soviétique». M. L. Čivrný, dit-il, est renseigné surtout sur des livres «médiocres ou même dérisoires», ce qu'il impute à l'ostracisme frappant la critique bourgeoise quand ses idées ne cadrent pas avec ce qui elles devraient cadrer en pays socialiste. Ne considérant pas, malgré ces aspects, l'exposé de M. L. Čivrný privé de mérites relatifs, il termine son analyse comme suit: «Préface importante, celle de M. Čivrný: on s'y livre au même genre d'exégèse habile que M. Somlyó en Hongrie. Celui-ci invoquait Petőfi. M. Čivrný en appelle à Jean Huss. Voilà donc Rimbaud assimilable aux Tchèques.»

Les traductions, les présentations et les mentions de Rimbaud se faisant plus abondantes de 1957 à 1960, M. Étiemble trouve l'occasion de parler entre autres de textes du poète communiste V. Nezval, rédigés en toute liberté et publiés pour la première fois au cours des années 1920 et 1930. On les déterre et republie maintenant pour battre en brèche la doctrine stérilisante du «réalisme socialiste» et renouer avec les exploits des avant-gardes de l'entre-deux-guerres. Ils sont proches de l'esthétique surréaliste dans l'ambiance de laquelle ils ont pris naissance. Le jeune V. Nezval ayant écrit, en 1926: «Rimbaud hâta la maturation de ma puissance créatrice», cette confiance devient à présent l'une des armes tactiques contre le conservatisme des orthodoxes qui voudraient ranger le poète français pour une

bonne part parmi les «décadents». La longue postface de František Götz destinée à accompagner une anthologie de Rimbaud dans la traduction de Svatopluk Kadlec (1959) continue, dit M. Étienne, à «apprivoiser» Rimbaud à l'univers socialiste, mêlant des survivances du mythe bourgeois à ceux du réalisme et témoignant de l'ingéniosité des efforts du critique pour arriver à la vérité. Celui-ci contribue à faire gagner à Rimbaud le terrain qu'il avait «perdu sous Staline».

M. Étienne accorde toute l'importance qu'il mérite au choix de poèmes et de proses paru en 1962 à Prague sous le titre de *Já je někdo jiný* (citation en tchèque de la Lettre du Voyant: Je est un autre). En outre, des textes d'Aragon et d'Ehrenbourg y voisinent avec ceux de Claudel et de Mauriac, Vrchlický avec Nezval. Grâce à ce procédé, la présentation du poète français, dit M. Étienne, est équilibrée: «Cette fois, Rimbaud est réhabilité.» Il l'est malgré quelques traits simplifiés, dans la préface dont l'auteur est M. L. Cívrný. «Non pas que je puisse accepter ces simplifications, affirme le comparatiste. Mais comment nier, sans mauvaise foi, le progrès qui de 1956 à 1962, d'édition en préface, et de préface en édition, accommode peu à peu Rimbaud à la sauce communiste, sans le trahir plus gravement que ne font les zélés bourgeois. Ce Rimbaud-là vaut mieux, je crois, que les Rimbauts de Renéville, de Daniel-Rops, de Gengoux, de Faurisson.» On en arrive même à parodier Rimbaud, la traduction de «Ma Bohême» par V. Nezval, témoin le sonnet de Kamil Bednář que M. Étienne cite en version française. «Après tant de bigoterie, estime-t-il, un peu d'irrespect ravigote.»

Rendons hommage en terminant aux minutieuses recherches dont fait preuve ce travail de notre collègue distingué, à sa remarquable mise en lumière de tout un côté de la problématique rimbaldienne en Tchécoslovaquie, devançant sur ce point les études tchèques ou slovaques. Nous l'avons indiqué en introduisant ces pages: qui, de nos jours, pour assumer cette tâche, saurait être mieux qualifié que M. Étienne? Il s'intéresse à l'arbre généalogique du mythe de Rimbaud même dans les branches qui ont poussé dans le «monde slave et communiste».

Suivra-t-on M. Étienne en tout ce qu'il propose? Acceptera-t-on sans réserve la façon dont il conçoit le problème du mythe de Rimbaud? Ne lui objectera-t-on pas qu'en l'envisageant plutôt comme un phénomène négatif, dans ses aspects de «fable» et de «mensonge» faussant l'image réelle du poète et l'appréciation de son oeuvre et dont il s'agit en quelque sorte de les «décortiquer» pour atteindre à la vérité, il semble beaucoup moins attiré par les aspects historiquement positifs du «mythe» compris comme «concrétisation» du poète? Par ceux p. e. qui, peut-être, ont contribué à révéler leur vocation poétique aux uns et «hâté la maturation de la puissance créatrice» chez d'autres? Or, en braquant les projecteurs de la critique sur certaines faces choisies de la problématique donnée, saurait-on éviter que d'autres en restent dans l'ombre, dissimulées? En notre cas, elles ne pourront être révélées que par une étude de la fortune de Rimbaud en Tchécoslovaquie considérée dans son ensemble. Admirons le savant travail de M. Étienne dont ce n'est pas le moindre mérite d'être rédigé en un langage critique plein de dynamisme qui ne cesse de provoquer et de soutenir l'intérêt du lecteur.